

ressé dans les choses divines comme dans les choses humaines.

Parmi cette multitude de disciples auxquels Abélard enseignait la foi en Dieu et en la liberté de l'esprit humain, il en était un qui devait mourir glorieusement pour les principes qu'il avait reçus de son maître. Il y avait là un jeune Italien, appelé Arnaldo de Brescia, qui devait un jour mourir sur un bûcher pour avoir voulu passer de la liberté philosophique à la liberté politique, rétablir la république à Rome et conquérir l'indépendance de l'Italie, et contre le pape et contre l'empereur. Et l'élève d'Abélard a été le précurseur, le martyr, et comme le prophète de la nationalité italienne. Abélard enseignait Dieu, la raison et la liberté. Un autre, qui avait aussi du génie, enseigna Dieu comme Abélard, mais, contre Abélard, la foi sans réserve à l'autorité.

Cet autre était saint Bernard.

Bernard, fils d'un seigneur bourguignon, s'était fait moine à vingt-deux ans, entraînant avec lui au couvent toute sa famille et ses amis. Il ne comprenait d'autre vie chrétienne que la vie monastique, et, si cela eût dépendu de lui, il eût fait finir le monde en induisant tous les hommes et toutes les femmes à se faire religieux au lieu de se marier. Il parlait à chacun le langage qui lui convenait, simple avec les simples, savant avec les savants, éloquent avec tous; et il faisait tant d'impression sur ceux qui l'écoutaient que les mères cachaient leurs enfants et les femmes emmenaient leurs maris, de peur qu'ils n'allassent entendre Bernard et ne le suivissent au désert. Il avait fondé un nouveau monastère dans un lieu solitaire du pays de Langres; sa grande renommée valut à cette solitude le nom de Clairvaux, ou *l'Illustre Vallée* (1115).

Bernard eût d'abord souhaité de passer là sa vie dans le silence et la prière; mais, le renom de sa sainteté et de son génie allant toujours croissant, il était sans cesse appelé hors de sa retraite par les évêques, par les princes, par les rois, par les papes même, qui le consultaient sur toutes les grandes affaires religieuses et politiques.

Abélard et saint Bernard entrèrent donc en guerre. Abélard, croyant que le parti de saint Bernard allait recommencer contre lui le concile de Soissons, quitta son asile du Paraclet et se retira dans son pays, en Bretagne. Il reparut, quelque temps après, au Paraclet; mais ce fut pour y retrouver Héloïse, après douze années de séparation, et pour remettre entre les mains d'Héloïse cette retraite où il avait trouvé le soulagement et la foi. Héloïse y fonda une communauté de religieuses (1129). Abélard la quitta ensuite, car il ne leur était pas permis de passer ensemble le reste de leur vie; mais il ne cessa de diriger de loin la communauté à la tête de laquelle était Héloïse, et c'est à partir de cette époque qu'ils eurent ensemble une correspondance qui est restée fameuse, et dans laquelle c'est la femme qui se montre de beaucoup supérieure à l'homme. L'élévation, la force, la vérité, la profondeur de sentiment qui se montrent chez Héloïse, font du recueil de ses lettres une des plus belles choses qu'on ait jamais écrites, et il y a lieu de croire que c'est Héloïse qui a inspiré à Abélard ce qu'il y a eu de plus propre à émouvoir les âmes dans son enseignement théologique sur l'amour divin.

Abélard reparut encore une fois sur le théâtre de ses anciennes victoires. Il remonta, en 1135, dans les chaires des écoles de Paris, et sa parole y retrouva son immense popularité d'autrefois; et ses livres, pendant ce temps, se répandaient partout où ne pouvait se faire entendre sa parole.

Saint Bernard dénonça Abélard au pape et au sacré collège des cardinaux. « L'esprit humain, écrivait-il, usurpe tout et ne laisse plus rien à la foi. » Déjà Arnaldo de Brescia, le disciple préféré d'Abélard, venait d'être condamné dans un concile à Rome (1139). Abélard offrit de défendre l'orthodoxie de ses livres contre Bernard dans un concile à Sens; puis, craignant sans doute que la défense ne fût pas libre, il appela au pape, et se retira sans avoir discuté. Le concile de Sens n'en condamna pas moins ses livres; le pape Innocent II confirma la condamnation, et ordonna qu'Abélard

fût enfermé dans un monastère pour le reste de ses jours.

Ses adversaires, toutefois, gardaient du respect pour une si grande gloire. On l'envoya dans le plus illustre des monastères de France, à Cluni, dont l'abbé était son ami et correspondait avec Héloïse, car les personnages les plus éminents du clergé considéraient l'abbesse du Paraclet presque comme une mère de l'Église.

Abélard mourut à Cluni, en 1142. L'abbé de Cluni envoya ses restes mortels à Héloïse.

Héloïse et Abélard furent inhumés l'un près de l'autre au Paraclet. Après la suppression des ordres monastiques par la Révolution française, leurs restes furent amenés à Paris et réunis dans un même tombeau, bien connu, et honoré et fréquenté du peuple de Paris les jours où il va porter à ses morts des couronnes de fleurs dans le grand cimetière du Nord.

II

La littérature vulgaire ou laïque, diverse de formes, est une, au fond, dans cette période créatrice : elle n'est autre que la poésie chevaleresque. On ne saurait parler de la poésie chevaleresque, sans montrer en même temps la chevalerie elle-même, qui est le principe de cette poésie, et que cette poésie transforme à son tour.

Aujourd'hui, dans notre France moderne, une impopularité indélébile pèse toujours sur le souvenir de la féodalité : la société moderne, qui l'a si longtemps combattue et enfin terrassée, ne lui a point pardonné encore, et elle poursuit de sa haine tout ce qui lui rappelle un régime détesté, tout, excepté les traditions de la chevalerie. La chevalerie qui, pourtant, dans la plus grande partie de la

France et de l'Europe, rejetait presque sans exception de sa milice l'homme étranger à la caste nobiliaire, a trouvé grâce dans l'opinion du peuple ; son nom est resté quelque chose de national en France, et n'éveille dans la mémoire populaire que de vagues souvenirs de courage, de loyauté, de générosité, d'amour idéal et constant ; le fantôme chevaleresque apparaît, à travers les nuages du passé, abritant sous son écu sans tache les veuves, les orphelins, les opprimés, et consacrant sa force à la défense de la faiblesse et du droit outragé.

Le sentiment public ne se trompe jamais complètement : la distinction que l'opinion a établie d'instinct entre la féodalité et la chevalerie semble, à un coup d'œil superficiel, mal justifiée par les faits extérieurs ; mais on lui reconnaît une valeur très réelle, si l'on ne s'arrête pas à la surface de l'histoire, et si l'on pénètre un peu avant dans la vie morale et intérieure du moyen âge.

On a beaucoup discuté sur l'origine de l'ordre de chevalerie et sur la date précise de son établissement. Pour répondre à ces questions, il est nécessaire de définir d'abord ce qu'on entend par chevalerie : c'est l'admission du jeune noble au rang des guerriers, à la suite d'un noviciat militaire ; admission entourée de certaines cérémonies symboliques, les unes guerrières, les autres religieuses, et accompagnées de certains engagements moraux contractés par le récipiendaire. La question de l'origine, ainsi posée, n'est pas difficile à résoudre : en tant qu'institution militaire, la chevalerie descend en droite ligne des coutumes celtiques et germaniques.

Les Gaulois et les Germains considéraient la réception du jeune homme parmi les guerriers comme l'acte le plus solennel de la vie, et c'était au milieu de l'assemblée nationale, du *conseil armé*, que le nouvel homme de guerre était investi, par la lance et le bouclier, du droit de partager les périls et la gloire de ses égaux. Cet usage, tombé en désuétude parmi les populations gallo-romaines, se conserva, d'une part, chez les peuples restés purement celtiques, de l'autre part, chez les conquérants germaniques. Après la dispersion des